



MARTIN PARR



CLAUDE MONET



ELIOTT ERWITT

En croisant du regard les coquelicots de Monet, on devine l'artiste enfoui dans sa palette de bleus, de beiges, de verts et de rouges, absorbé par la tendresse d'un paysage familial.

Paysage de lumière qui fait éclore dans les yeux de celui qui regarde, des boutons vermeil fondus dans une masse verte mielleuse et jaunie par le soleil. On devinerait presque dans cette marée végétale, des reflets de ciel bleu parsemé de moelleux nuages. Entre ciel et champs, se dresse comme frontière, une rangée d'arbres d'un vert céladon profond. Perdue parmi leurs feuillages, une bâtisse traditionnelle au toit de briques orangées se distingue en solitaire, point de fuite d'un paysage vaporeux.

Au premier plan, avancent vers nous, une femme et son ombrelle bleu lavande, un châle noir couvrant ses épaules noué autour du cou et à ses côtés, une fillette et son bouquet de coquelicots emmaillotté entre ses mains. Un chapeau de paille lumineux canalise ses boucles et coiffe la chevelure relevée de la dame.

1. COQUELICOTS,, ENVIRONS D,ARGENTEUIL MONET

Leurs robes se mêlent aux herbes hautes et sauvages qui baignent l'enfant jusqu'à la taille.

Elles tracent leur sillon en contrebas d'une colline de ponceaux au sommet de laquelle s'élèvent en arrière plan deux silhouettes : un autre couple mère et enfant, une femme dissimulée dans la parure des arbres accompagnée d'un enfant à la tunique claire, en écho du ciel.

Dans cette composition, Monet introduit du mouvement et du relief, à la fois par ses petites touches de peinture et par une rythmique colorée plaçant l'impression visuelle au coeur du tableau. Les coquelicots qu'on devine sur la butte à gauche sont répartis en amas et forment des obliques qui tendent à faire glisser le regard vers les deux personnages au premier plan à droite. Ces obliques structurent l'oeuvre et viennent dessiner deux zones distinctes du point de vue de la gamme de couleurs, l'une dominée par le rouge et l'autre par un vert tendre et bleuté.

Enfin, on retrouve-là la signature du maître impressionniste dans ses contours dilués et ses tracés flous, occultant les détails des visages, rien n'est nommé, tout est suggéré.

Dans cette nature magnifiée, Monet favorise cette suggestion, plutôt qu'un paysage figé dans une réalité exacte et objective, il nous propose sa signification et nous



Plongée dans le silence, la maison est prise par la torpeur d'un après midi d'été. Les fenêtres sont ouvertes et l'intérieur respire. Le plancher propre et encore humide brille de fraîcheur.

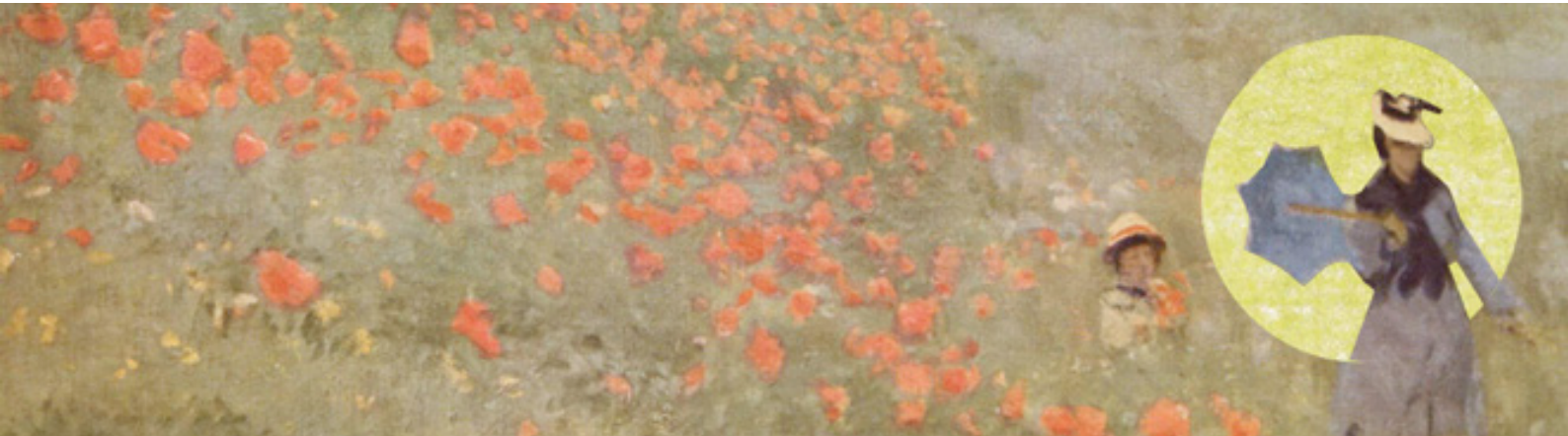
La brise caresse les rideaux de coton immaculé, en tendant l'oreille on pourrait y entendre le plissement des herbes asséchées. Malgré les réprimandes de leurs parents, les enfants s'y enroulent, s'emmêlent, et gloussent dans cette chrysalide de candeur.

Dehors les cigales appellent, et le paysage qui se dessine au pas de la porte n'attend qu'eux. Argenteuil est doux en ce mois de mai.

Les hommes ont quitté le foyer après le repas, les dames n'ont que ce temps pour elles.

Ombrelles et canotiers sortis, femmes et enfants délaissent la demeure à sa méridienne.

La mère arrache quelques mauvaises herbes sur le bord du chemin en passant au pied du portail. Les jambes frêles des moutards s'empressent de tracer leur sillon dans cette marée vermeil qui s'étend et bientôt les avale jusqu'au cou. Les tiges enlacent leurs genoux égratignés, leurs joues s'empourprent au contact du grand air.



La fillette se saisit d'une poignée de coquelicots, les noue entre-eux avec un brin d'herbe et les fait tournoyer sous son cou d'un oeil malicieux.

Celui-ci s'éclaire d'une auréole orangée et lui donne des airs de rouge-gorge intrépide. Sa robe se froisse dans les hautes broussailles en rejoignant les jupons de sa mère dont s'échappent des effluves de lavande et de thym.

Une fois à ses côtés, la petite lève les yeux vers cette femme et observe, ses yeux à elle se perdent ailleurs, des reflets bleutés ondulent sur son visage tacheté de lumière et lui donnent un teint de fée.

Quels mystères cachent sa rêverie ?

Elle semble fouler le paysage comme on traverserait un torrent, dans le sens du courant.





Ce tableau nous plonge dans la quiétude d'un paysage évanescent et lumineux. Le regard glisse librement sur l'horizon et nous baigne tendrement dans le souvenir d'une école buissonnière. Un rapport contemplatif et affable s'arbore autour de l'oeuvre si bien que l'on se laisse aisément happer par sa composition souple et dichotomique entre ciels et champs.

Placés sur le haut de la colline aux coquelicots, nous sommes spectateurs de la scène sans pour autant en être exclus, il suffirait de tendre le bras pour caresser les hautes herbes qui s'inclinent vers le hors-champ de la peinture.

La douceur et la naïveté du sujet inspirent calme et sérénité. L'impression est en mouvement, lente et légère. Tout se fond onctueusement dans une texture moutonneuse, seule une guirlande d'arbres au loin semble empêcher le flot de végétation de se dissoudre dans les nuages.

Face à ces couleurs chaudes et à ces airs suaves, on se laisse caresser du regard.





2. EARLY WORKS MARTIN PARR

À la dérobée,
Voici un quotidien, banal et monotone en monochrome.
Oeillade documentaire sur la culture populaire d'une
Angleterre surannée avec ses files d'attente et ses piles de
denrées alimentaires, ses supermarchés standards devenus
passage obligé des ménages et créneau forcé de la semaine.

Sous l'objectif espiègle de Martin Parr, se livre à nous une
composition réfléchie sous ses airs désinvoltes et mala-
droits. Notre regard ricoche dans un premier temps sur
les manteaux sombres qui encadrent la photographie et
cernent la blancheur d'un vêtement de fillette en bas âge,
halo de clarté central qui nous interpelle. Dans un moment
de latence, un cadri entre les mains, nous sommes happés
par le regard las d'une mère et de sa petite fille emmitou-
flée, chevauchant un cadri chargé de courses. Leurs regards
croisent celui de l'objectif, l'instant se cristallise sur ces
visages sans expression.

Les nuances de noir et de blanc nous offrent un dégradé de gris générationnel, de la blancheur éclatante de l'enfant au manteau gris anthracite de vieille dame en passant par le gris clair de la mère.

Une lecture linéaire s'opère, les âges se suivent et se ressemblent dans une réalité accablante, celle des files d'attente et des piles de denrées alimentaires, celle des néons et des charriots métalliques, celle d'une consommation boulimique.

En se projetant à l'arrière plan, des rangées de pots uniformes, alignés, empilés, des étagères où s'amoncellent de la nourriture à outrance dans un froissement de sachets de chips et de biscuits apéritifs, dernière tentation avant le passage en caisse. La verticalité des colonnes du fond accentue celle des protagonistes du devant et rompt avec l'horizontalité des néons et leur duplication en étalages.

Un contre mouvement, une rythmique orthogonale bien rangée, comme une file d'attente de supermarché saisie à la dérobée.



Froid, grinçant et quadrillé, je porte, je roule, je contiens. Je vais, je viens dans les allées, poussé par des mains moites, alourdi par le poids d'un enfant.

Ceinturé de toute part d'une armature métallique, mon corps est une cage que les gens aiment à remplir. J'avale sans réprimander. Gueule béante et avide.

Puis il faut attendre, suivre leur rythme, patienter à nouveau, s'engager dans la valse des rayons. Tourner en rond, revenir en arrière dans une promenade que je connais trop bien.

C'est comme un jeu de probabilité avec ses différentes issues possibles et ses chemins aléatoires, à chaque chemin son histoire, à chaque histoire son menu : d'abord les légumes pour la soupe du soir, le rayon frais pour les yaourts de Geoffrey, les étalages sucrés pour le goûter des enfants et enfin le rayon boucherie pour le rôti de samedi.

Ici chacun, son rôle, chacun sa place, nous sommes à la disposition de tous sans jamais appartenir à personne, seulement aux reflets de néons sur nos armures.





C'est lourd, ces regards me pèsent tout comme les étagères s'affaissent sous le poids des produits, j'ai envie de me courber sous cette lassitude, de lui tourner le dos.

Oté de ses habituelles couleurs clinquantes, le supermarché perd de sa saveur, j'aurai pu lui aimer son aspect criard et hétéroclite, mais fondu dans ce monochrome je ne lui trouve que de la morosité.

Voilà ce que nous avons créé, des espaces où le regard se perd et se fatigue, on s'empresse et veut s'en débarrasser mais il faut le faire, on se rattache à bien peu de choses.

Il y a cette hébétude sur les visages, ces corps désœuvrés qui ne savent que faire de leurs membres, alors, pour combler quelque chose, les bras se saisissent, agrippent, les mains tâtonnent et les pieds piétinent, ça fait passer le temps, on s'en contente.





3. TOUR EIFFEL MINIATURE ELIOTT ERWITT

Une rue de Paris.

Un Paris en noir et blanc.

Un noir de costume et d'ombres.

Un blanc de carrosseries et de devantures.

Quelques échoppes en arrière plan d'une rue trop empruntée.

Empreinte au premier plan d'une remorque à livrer.

Livraison Perrier pour les bars du quartier.

Bouteilles agglutinées et malmenées dans une montagne de cagettes empilées.

Un homme imprudent traverse la voie, une tour Eiffel dans les bras.



Elle se fait toute petite mais pour lui elle est toujours trop grande. Décalés et encombrants, ils captent à eux deux toute notre attention. Leur incongruité porte à sourire. Les automobiles s'arrêtent de justesse à leurs pieds. Le temps se fige autour d'eux, le monsieur et la dame de fer saisis dans leur conversation.

Elle l'indispose, elle l'accapare. Il l'enlace et l'épaule, il n'a d'yeux que pour elle, du reste il n'a que faire.





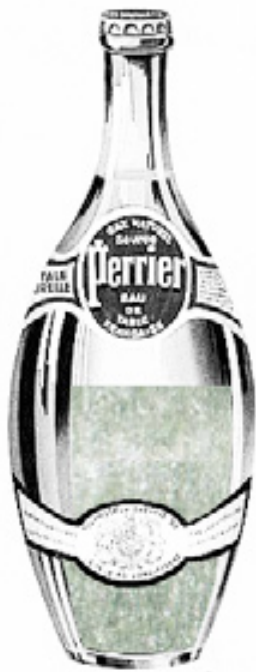
Ça secoue, ça s'entrechoque, quel inconfort ... Nous sommes huit, mes compagnes et moi, serrées comme des sardines et malmenées sur les pavés de la ville, on connaît l'histoire : une fois embarquées, on nous attache puis on nous trimballe dans toute la capitale, de cafés en bars, de bar en épiceries, de mains en mains, de camionnette en camionnette.

Quelques unes se brisent et se déversent en chemin, aspergeant d'eau la chaussée. Il faut dire que les rues de Paris sont remplies de sacrés chauffards, ça klaxonne et balance de toute part. Je sens des bulles d'air me monter dans l'estomac, cette sensation d'effervescence si bien connue, malheureux celui qui après ce douloureux périple osera m'ouvrir, j'ai la fâcheuse tendance à exploser au nez lorsqu'on me secoue de trop.

Il faut dire que la pression monte vite lorsqu'on se retrouve sur une remorque qui sautille sur chaque bouche d'égout en faisant un boucan de tonnerre. Le seul avantage dans cette situation, c'est d'être au premier poste du spectacle quotidien, dans le tintamarre des rues, l'orchestre de la vie, le chahut des échoppes, nous sommes de toutes les tournées, de toutes les virées, c'est un drôle de remue ménage, étourdissant parfois, grisant souvent mais drôle par dessus tout.

À travers les fentes d'une cagette, on peut apercevoir les automobiles impatientes qui nous collent, les visages agacés de leurs conducteurs ou les scènes de vie conjugale qui se prolongent au volant. On assiste également à l'absurdité de scènes de rue, pas plus tard que ce matin, un fugitif sexagénaire épris de son trésor, manqua de se faire renverser, une tour Eiffel dans les bras.

Vraiment, on en voit des vertes et des pas mures, des histoires à dormir debout, et même si l'on finira toutes, mes huit compagnes et moi, déversées sur la chaussée ou dans le fond d'un verre dans un café, on ne regrettera pas le voyage.



Gaby m'en parle depuis des semaines, l'ouverture de notre restaurant, rue Quincampoix, éveille chez elle de drôles de fantaisies. Lorsqu'il a été question d'embellir l'intérieur, la Gaby s'est empressée de feuilleter les magazines, de faire des essais de couleurs, aussi euphorique que si elle préparait le mariage de sa fille, c'est secrètement ce qu'elle attendait le plus et ce qui l'emballait par dessus tout dans ce projet.

Alors, dès qu'il en a été question, elle se rua dans les marchés aux puces, s'extasiant devant la vaissellerie en argent, les céramiques, les faïences de Lisbonne et les porcelaines de Chine.

Elle revenait chaque dimanche les bras remplis de babioles plus farfelues les unes que les autres, statuettes en terre cuite, lustre en fil doré, tapis oriental, peintures d'amateurs... Je savais que je n'avais pas mon mot à dire, je la laissais énumérer ses achats distraitement, la regardait inspecter scrupuleusement ses trésors hétéroclites d'un oeil émerveillé et satisfait, puis je soupirais discrètement dans mon coin.

Il arrivait qu'elle me demande de l'accompagner sous prétexte qu'il était important de m'impliquer, qu'elle voulait faire de ce restaurant un lieu à notre image, mais si j'en crois mon expérience après 30 de mariage, je savais bien que sous toutes ses bonnes intentions, elle me suppliait implicitement d'être présent parce que ses bras ne suffisait jamais à combler ses folies.





Alors je jouais mon rôle, non sans dépit, et comme un enfant las, je trainais les pieds dans les allées du marché de Saint Ouen, les bras encombrés jusqu'au nez. Enfin, pour la Gaby j'en aurais fait des choses, elle le savait bien et ne se privait pas de me solliciter pour servir son excentricité. Je me demandais peu si cela me convenait, il était rarement question de mon avis là dedans, elle savait que j'étais là, silencieux et dévoué, ça suffisait.

Un jour, pendant que je vernissais le comptoir, je l'aperçu du coin de l'oeil, attendre adossée à l'embrasure de la porte, silencieuse et riieuse à la fois, ça ne me disait rien qui vaille. Je pouvais m'attendre à tout dans ces moments là, elle me surprenait toujours. Elle entrouvrit la bouche et m'expliqua.

Le lendemain matin je me retrouvai à l'autre bout de la ville pour récupérer une tour Eiffel ridicule en ferraille, presque aussi grande que moi, l'aiguille légèrement tordue au sommet. Je me sentais ballot mais voilà 30 ans de mariage résumé en une image.



